

pas à R.

H. GRÉGOIRE

LE TOMBEAU ET LA DATE DE DIGENIS AKRITAS
(SAMOSATE, VERS 940 APRÈS J. C.)

Extrait de *Byzantion*, tome VI (1931).



BRUXELLES
SECRETARIAT DE LA REVUE
13, rue de Berlaimont, 13
1931.

Bibliothèque Maison de l'Orient



135716

TABLE DES MATIÈRES

Tome VI, 1 (1931),

H. G. Sir William Ramsay	I-VIII
W. M. RAMSAY. Phrygian Orthodox and Heretics (400-800 A. D.)	1-35
A. VOGT. Études sur le théâtre byzantin	37-74
M. LAURENT. Art rhénan, art mosan et art byzantin ; la Bible de Stavelot	75-98
N. A. MUŠMOV. Une monnaie d'argent de l'empereur Alexandre	99-100
N. FESTA. Longibardos	101-222
C. OSIECZKOWSKA. Note sur un manuscrit grec du Livre de Job, n° 62 du Musée byzantin d'Athènes	223-228
G. OSTROGORSKY. Das Steuersystem im byzantinischen Altertum und Mittelalter	229-210
N. RADOJČIĆ. Die griechischen Quellen zur Schlacht am Kosovo Polje	241-246
H. GRÉGOIRE. L'opinion byzantine et la bataille de Kosovo	247-251
V. LAURENT. Un sceau inédit du protonotaire Basile Kamatéros	253-272
M. KMOŠKO. Das Rätsel des Pseudomethodius	273-296
N. BĂNESCU. Ein ethnographisches Problem am Unterlauf der Donau aus dem XI. Jahrhundert	297-307
VL. MOŠIN. Les Khazares et les Byzantins (X ^e siècle)	309-325
W. G. WADDELL. Codex Alexandrinus Aesopi fabularum ...	327-331
G. VERNADSKY. « The Tactics » of Leo the Wise and the Epanagoge	333-335
D. ANASTASIJEVIĆ. La chronologie de la guerre russe de Tzimisès	337-342
J. SAJDAK. Que signifie <i>Κηριώτης Γεωμέτρης</i> ?	343-353
V. LAURENT. « L'Histoire byzantine » de Georges Pachymère	355-364

W. H. BUCKLER. Un discours de consulaire sous Justinien.	365-370
P. SKOK. Byzance comme centre d'irradiation pour les mots latins des langues balkaniques	371-378
G. GEROLA. L'effigie del despota Giovanni Cantacuzeno....	379-387
R. M. DAWKINS. Notes on the study of the modern Greek of Pontos	389-400
R. VÁRI. Sylloge tacticorum Graecorum	401-403
G. BUCKLER. A sixth century Botaniates	405-410
EDM. WEIGAND. Zur Monogramminschrift der Theotokos-(Koimesis)-Kirche von Nicaea	411-420
W. M. CALDER. The new Jerusalem of the Montanists	421-425
R. GOOSSENS. Un résumé d'une Vie, en vers politiques, du pape Léon le Grand	427-432
R. GOOSSENS. Note additionnelle à propos d'un manuscrit perdu de la « Vie de Porphyre »	433-434
P. PEETERS, S.J., Quelques noms géographiques arméniens dans Skylitzès	435-440
R. DRAGUET. La christologie d'Eutychès d'après les actes du synode de Flavien (448)	441-457
A. WILHELM. Lesefrüchte	459-468
A. SOLARI. Sulla morte del « Magister equitum » Teodosio	469-476
Is. LÉVY. ΑΡΔΑΦ	477-479
H. GRÉGOIRE. Le Tombeau et la Date de Digénis Akritas ..	481-508
Le III ^e Congrès des études byzantines à Athènes	509-516
Nikolaj Michajlovič Běljaev (par A. GRABAR)	517-518
August Heisenberg (par H. GRÉGOIRE)	519-520

Εργασία Ν

LE TOMBEAU ET LA DATE

DE

DIGENIS AKRITAS

(SAMOSATE, VERS 940 APRÈS J.-C.)

La plus ancienne rédaction du poème.

M. St. Kyriakidès ⁽¹⁾ et M. A. Ch. Chatzis ⁽²⁾ annoncent tous deux une édition critique de Digénis Akritas, et le Congrès d'Athènes avait émis — moralement tout au moins — un vœu propre à les stimuler. Il est temps, grand temps qu'on nous présente, en une « synopse » dont la difficulté sera surtout typographique, toutes les versions du poème. M. St. Kyriakidès nous a formellement promis son travail pour le *Corpus Bruxellense*, et je crois pouvoir dire que ce sera une œuvre monumentale. En attendant, je me permets d'offrir à Sir William Ramsay cette note, à la fois topographique et chronologique. Elle concerne une œuvre curieuse et qui mérite, certes, d'attirer « l'œil du maître ». Il y a beaucoup à glaner

(1) M. Stilson KYRIAKIDÈS, l'éminent folk-loriste, professeur à l'Université de Thessalonique, est aujourd'hui avec M. D. C. HESSELING, le meilleur connaisseur du Digénis. Nous ne saurions assez recommander son excellent ouvrage: *Ὁ Διγενὴς Ἀκρίτας, ἀκριτικά ἔπη — ἀκριτικά τραγούδια — ἀκριτικὴ ζωὴ, Σύλλογος πρὸς διάδοσιν ἀφελίμων βιβλίων*, t. 45, Athènes, librairie J. Sideri (154 pp. in-8).

(2) Sous le titre général, assez singulier: *Ὀμηρικαὶ Ἔρηναι*, M. Ant. Ch. CHATZIS, ancien professeur à l'Université de Thessalonique a publié des *Προλεγόμενα εἰς τὴν τοῦ Ἐῤσταθλοῦ Μακρεμβολίτου Ἀκριτιίδα καὶ τὰς διασκευὰς αὐτῆς (Μέρος Α', τεῦχος 1)*, Athènes, Sakellarios - Eleftheroudakis, 1930. Ajoutez ses courtes notes dans *Ἐπετηρὶς τῶν βυζαντινῶν Σπουδῶν*, t. VII (1930), p. 234, 239.

encore, dans le Digénis, poème tout plein de géographie ; et W. Ramsay lui-même, ni Anderson, ni personne, ne l'a jusqu'à présent « interrogé ». La raison en est évidente. On ne sait rien en somme sur sa véritable date. Certes, la majeure partie des historiens et des philologues — peu nombreux — qui s'en sont occupés sérieusement songent au dixième ou au onzième siècle. Mais nous avons constaté plus d'une fois que dans leur for intérieur, les byzantinistes sont très sceptiques là-dessus. M. Hesselning me disait un jour qu'après tout, rien ne permet de remonter plus haut que la date du plus ancien manuscrit (xv^e siècle). M. Dawkins (1), parlant de Digénis en 1911, l'appelait « un héros du douzième siècle ». Et hier encore, M. Chatzis attribuait le poème primitif, celui duquel dérivent toutes nos recensions, à Eustathe Macrembolitès (xii^e siècle).

Je dois commencer par écarter cette dernière conjecture qui m'avait un instant séduit. Certes, les rapprochements faits par M. Chatzis entre certains passages du poème et le roman *τὰ καθ' Ὑσμίνην καὶ Ὑσμινίαν* (2) d'Eustathe Macrembolitès, sont frappants et instructifs. Et l'Eustathe mentionné en tête du manuscrit d'Andros I n'est pas le copiste de ce manuscrit, comme on l'a cru. Cet Eustathe est l'« auteur » ou le diascévaste d'une recension représentée d'abord par les *quasi-gemelli*, Trébizonde et Andros I, ensuite par la

(1) Richard M. DAWKINS, *Modern Greek in Asia Minor*, JHS, XXX (1910), p. 288 : « Most of these belong to the ballad-cycle of Digénis Akritas, the Byzantine hero who flourished on the Eastern border of the Empire in the twelfth Century ».

(2) Éditions : *Scriptores erotici*, Paris, Didot, 1856. R. HERCHER, *Scriptores erotici graeci*, Leipzig, Teubner, 1859. Is. HILBERG, Vienne, Hoelder, 1876 (édition critique). Voyez la liste des *ὁμοιότητες* entre le Digénis et le roman, chez CHATZIS, p. 14-27. Mais à part quelques rencontres banales, et un passage imité non d'« Eustathe », mais d'Achille Tatius, *τὰ κατὰ Λευκίππην καὶ Κλειτοφῶντα*, p. 53, 27, (Hercher), tous ces passages parallèles appartiennent au premier chant, et ne « prouvent » donc pas qu'Eustathe soit l'auteur de la rédaction primitive. On n'a pas relevé, au début du chant II d'Andros qui appartient certainement au même auteur, une gauche imitation d'Homère (Andros, II, 294-300, p. 23 de la réimpression ZERLENTES, Athènes, 1920). Le « poète » s'est souvenu de l'épisode de Nausicaa.

recension en prose d'Andros II qui en dérive. Le remaniement en vers rimés d'Ignace Petritzès a la même source. « Trébizonde » est mutilé au début et à la fin ; mais il commençait sans aucun doute par un premier chant analogue à celui d'Andros I, un premier chant consacré aux « aventures » de l'épouse de l'émir avant son mariage : conception, horoscope, naissance, claustration dans un palais bâti spécialement pour elle, excursion, enlèvement. Or, ce premier chant astrologique, caractéristique de toute une famille de manuscrits, est sûrement adventice. Il manque dans le *Cryptoferratensis*. On peut, si l'on veut, l'attribuer à Eustathe, ainsi que le début du second chant, et les vers de résumé et de liaison qui figurent en tête et à la fin de divers chants. Dans la dédicace en prose par quoi débute Andros I, le personnage auquel Eustathe a adressé son œuvre est un nommé Manuel *προσφιλέστατος αὐτοῦ* (1). Or, dans Trébizonde, et non pas seulement dans Andros, on lit des expressions comme *γράφω σοι, ὃ παμφίλτατε*. Chose remarquable, les rapprochements établis par M. Chatzis entre *τὰ καθ' Ὑσμίνην* et notre poème n'intéressent que le chant astrologique. M. Chatzis a bien prétendu découvrir dans le *Cryptoferratensis* lui-même une trace de l'envoi à Manuel. Mais cet argument se retourne contre sa thèse. Le *δηλώσω σοι* du vers 13 de Grottaferrata n'appartient pas au poème proprement dit, mais à un prologue iambique évidemment adventice. L'auteur de ce prologue n'avait même pas lu le texte du poème, car il attribue à Digénis les exploits de son père l'émir ! Ainsi le *Cryptoferratensis* est indemne du remaniement « eustathien ». Et quant à l'*Escorialensis*, non seulement l'on n'y découvre aucun « envoi » à un « cher lecteur », mais on y lit en toutes lettres une indication fort précieuse, d'où il ressort, comme on pouvait s'y attendre, que le poème primitif était destiné à être récité ou chanté devant un public de « nobles seigneurs » :

Οὗτος γὰρ ὁ παγκάλλιστος καὶ πανωραῖος τάφος
ὡς τὸν δοκεῖτε, οἱ ἄρχοντες, ὅτι ψευδῆς ὑπάρχει ;
Ἄλλ' ἐκ παντὸς πιστεύετε ὅτι ἀληθῶς ὑπάρχει.

(1) *Ἐδσταθίου πρὸς τινα Μανουὴλ προσφιλέστατον αὐτοῦ δέκα λόγοι. Περὶ τοῦ Διγενεοῦς Ἀκρίτου καὶ τῶν γονέων*. Voyez Trébizonde, v. 1549 et suivants (Andros v. 2441 à 2443) : *Εἶθ' οὕτως ἐν ἐβδόμῳ δὲ τροπῇ τῶν Ἀπελάτων κτλ.*

Il est difficile, assurément, de déterminer ce qui, dans Andros-Trébizonde, appartient à « Eustathe ». La comparaison est toujours dangereuse avec l'*Escorialensis*, trop corrompu ; et le *Cryptoferratensis*, comme nous allons le montrer, abrège peut-être ; de sorte que ce qui appartient en propre à Andros-Trébizonde n'est pas nécessairement « tardif ». Mais il me semble qu'on prend sur le fait le remanieur dans une foule de passages. Comme beaucoup de remanieurs, le nôtre se distingue par la platitude du style, et par le souci de concilier certaines divergences que présentait sa *Vorlage*. Pour des raisons mystérieuses, le poème qui se compose, au fond, de deux parties : *Exploits de l'Emir*, *Exploits de Digénis*, nous donne deux généalogies d'Akritas en ligne maternelle. Au second chant, les parents de la jouvencelle n° 1 s'appellent Aaron Doukas et N. Kyrmagastre (*sic*) ; au chant IV, le père est Andronic Kinnamos, et la mère une Doukas. Le *προλογίζων* d'Andros, vraisemblablement « Eustathe », explique ingénieusement cette dyonymie :

Τούτου δέ τ' ὄνομα λοιπὸν ἵνα σαφῶς ἐξείπω
 Ἰσακῶν ἐπεκλήθηκε τῇ συριστίδι γλώττῃ ·
 Ἰσδρόνικος ἑλληριστὶ ἐκαλεῖτο δὲ πάλιν.

Par contre, il est fort loin des choses byzantines. Pour lui, Aaron-Andronic, au lieu d'être un stratège de Cappadoce, est, vaguement, un « beau et puissant roi ». L'histoire se change, sous sa plume, en conte de fées. Non, « Eustathe » ne saurait en aucun cas être l'auteur du « poème primitif », et M. Chatzis doit en faire son deuil. Si la fin du chant I^{er} est de lui, il ne peut même pas, cet *Ἐδστάθιος*, être identifié à Eustathe Macrembolitès, qu'il peut très bien avoir imité sans se confondre avec lui. En effet, la fin du premier chant nous apporte la surprise de la rime, et qui dit rime dit, au plus ¹⁵⁵ tard, la fin du xv^e siècle.

La version de Grottaferrata, au contraire, abonde en traits qui sentent leur antiquité. Elle est, si l'on peut dire, d'un byzantinisme très correct. Elle contient une foule de termes militaires et administratifs très usités au ix^e et au x^e siècle, qu'Andros et Trébizonde ont omis ou remplacés par d'autres plus modernes. Voyez, par exemple, l'énumération des « thè-

mes », dont les archontes assistent à l'enterrement d'Akritis (1) (chant VIII, v. 25 sqq.). Faut-il croire que le *Cryptoferratensis* nous offre la version primitive, ou la plus ancienne rédaction, ce superlatif étant pris au sens absolu? Évidemment non. Plus d'une leçon de Trébizonde et d'Andros paraît remonter à un meilleur texte que celui du *Cryptoferratensis*, et celui-ci, je le répète, a probablement abrégé dans une foule de cas. Ainsi, la description du palais et du parc de Digénis, dans Andros et Trébizonde, est infiniment plus complète et plus précise que le passage correspondant du *Cryptoferratensis*.

Quant à l'*Escorialensis*, le texte y apparaît horriblement mutilé, contracté, déformé, vulgarisé, au grand dommage du mètre et du sens. Néanmoins, rien de plus précieux que ces décombres : on y retrouve, en quelque sorte pêle-mêle, une foule de matériaux de l'édifice primitif. Et très souvent, la version la plus sage, la plus classique, la plus correcte, c'est-à-dire celle de Grotta-Ferrata, est d'accord avec la branche la plus « ensauvagée » de la tradition, c'est-à-dire le manuscrit de Madrid. La divergence entre les trois familles, C (*Cryptoferratensis*), B (Trébizonde et Andros I; remaniement d'Eustathe?) et enfin E (*Escorialensis*), est telle que, partout où les trois rédactions sont d'accord, nous pouvons affirmer que nous avons affaire à des éléments de l'œuvre originale. En cas de désaccord, il y a une présomption d'antiquité en faveur de C, s'opposant à B, et une quasi-certitude lorsque C est confirmé par E. Or, le *Cryptoferratensis*, tantôt seul, tantôt appuyé de E, contient plusieurs indices chronologiques qui constituent, pour la rédaction originale, un véritable *terminus ante quem*. Je n'en retiendrai qu'un seul.

(1) Il faut seulement corriger, vers 204, *Κοκκονλιθαριῶται* en *Βοκκελλαριῶται*, *Κοδανδίται* en *Ποδανδίται*, corrections très simples, et qui pourtant ont été happé à KAROLIDES, dans ses *Σημειώσεις* citées plus bas. Dans le cas de *Κοκκονλιθαριῶται*, cette forme singulière s'explique peut-être par une sorte de contamination entre *Βοκκελλαριῶται* et *Βοκκούλιθος*, nom d'un défilé. Cf. G. SCHLUMBERGER, *Jean Tzimiscès*, p. 367-368.

L'image d'Édesse, Basile I^{er}. —
Terminus ante quem : 944.

Le *Cryptoferratensis* a conservé, de la rédaction primitive, la partie théologique du long discours par lequel la mère de l'émir s'efforce de détourner son fils des charmes de la Romanie, et de le retenir à Édesse. La Musulmane invoque les miracles qui s'accomplissent au tombeau du prophète et la présence à Édesse du *mandilin* du roi Neeman, c'est-à-dire du roi lépreux qui se confond avec Abgar (1).

De deux choses l'une : Ou bien le *mandilin* de Neeman n'est autre chose que la sainte image d'Édesse, dont il n'est pas étonnant qu'elle ait été vénérée des Musulmans comme des Chrétiens. Ou bien c'est une relique concurrente de la

(1) *Cryptoferratensis*, ch. III, 149 sqq. : *Μὴ τούτων θαυμαστότερον εἶδες εἰς Ῥωμανίαν ; Οὐ παρ' ἡμῖν τὸ Νέευμα (lire τοῦ Νεεμάν) ὑπάρχει τὸ μανδῖλιν, ὃς βασιλεὺς ἐγένετο μετὰ τῶν Ἀσσυρίων ;* Sur le *mandilin* de Neeman, cf. KAROLIDES, *Σημειώσεις*, p. 228-241. De cette dissertation un peu longue et confuse, il faut retenir un point, qui d'ailleurs est évident. *Neema* (ou *Neeman*) est le Naaman (*Ναιμάν* LXX) de l'Ancien Testament (*Rois*, IV, 5 selon les LXX) : *Ναιμάν ἄρχωντος τῆς δυνάμεως τῆς Συρίας* est *τεθαυμασμένος* parce qu'il a sauvé la Syrie (cf. Luc, 4, 27.) C'est dans ce passage que la tradition arabo-syrienne est allée chercher le nom d'un roi thaumaturge de Syrie, qui (*Cryptoferratensis*, 149-152) : *καὶ διὰ πλῆθος ἀρετῶν θαυμάτων ἠξιώθη.* Ce Naaman ou Neeman est l'Abgar des Édesséniens juifs ou musulmans. Sa légende est naturellement plus ancienne que celle d'Abgar, qu'elle a dû sans doute influencer. Naaman fut guéri de la lèpre (par le prophète Élisée), comme Abgar, le roi lépreux. Il résulte de notre texte que les Musulmans, ou du moins certains Musulmans, vénéraient la Sainte Image d'Édesse en l'attribuant à l'antique Naaman, non au « tardif » Abgar. Vraisemblablement, l'émir devenu chrétien réfutait cet argument. Mais, dans l'*Escorialensis*, où cette intéressante discussion religieuse est tronquée (535 sqq.) — comme elle l'est dans le *Cryptoferratensis* — l'émir se borne à déclarer mensongères les histoires miraculeuses des « Syriens » et des « Éthiopiens ». Tout cela serait inadmissible, pensons-nous, après la conquête de l'Image d'Édesse. Sur celle-ci, v. A. RAMBAUD, *L'Empire byzantin au X^e siècle*, et surtout E. V. DOBSCHÜTZ, *Christusbilder*, Leipzig, Hinrichs, 1899,

relique chrétienne, chose également possible, car les Monophysites et les Nestoriens avaient, les uns et les autres, leur image, qu'ils prétendaient plus authentique que celle des Orthodoxes. Mais, dans les deux cas, ce passage est décisif pour la chronologie. On sait dans quelles conditions l'image véritable, identifiée par ses miracles, fut transférée à Constantinople, après avoir été cédée en bonne et due forme par le calife et par la ville à l'Empereur Romain Lécapène en 944. Il y a toute une littérature sur cet événement qui frappa l'imagination byzantine beaucoup plus qu'un éclatant triomphe militaire. A partir de 944, la sainte image, jusque là objet d'une dévotion locale et assez vaguement connue des Byzantins, est la relique la plus fameuse de l'empire et de toute la chrétienté. Avant 944, un Byzantin écrivant dans la région euphratésienne peut faire mention d'une forme populaire de la tradition édessénienne relative au Mandilin. Après, cela nous paraît impossible.

Peut-on concevoir, à une époque qui soit postérieure à l'année 944, un argument apologétique comme celui que la mère de l'émir tire de la présence à Édesse d'une image qui serait dès lors à Constantinople? A la rigueur, en admettant de la part de l'auteur chrétien une intention ironique, peut-on aller jusqu'à croire que le passage fut écrit immédiatement après la cession? Mais en tout cas, il ne peut s'agir que des « années quarante » du x^e siècle. Le *Cryptoferratensis*, qui a seul conservé ce morceau, se révèle une fois de plus comme un témoin de tout premier ordre.

La seule objection qu'on puisse faire à son antériorité sur la rédaction du groupe B, se rétorque victorieusement, comme on va le voir. La *Cryptoferratensis* met en rapport avec Digénis un empereur Basile, tandis que Trébizonde et Andros font intervenir un empereur Romain et un empereur Nicéphore. Si Basile est Basile II, Romain, Romain Lécapène et Nicéphore, Nicéphore Phocas, il faudrait croire qu'au moins en ce qui concerne les noms impériaux, B est plus fidèle ou plus « ancien » que C ; en d'autres termes, que dans C, Basile II a remplacé Romain et Nicéphore. Que Basile soit Basile II, on est tenté de le croire tout d'abord. Voici le passage de C (chant IV, vers 971) ;

Ταῦτα τὰ κατορθώματα ὁ βασιλεὺς ἀκούσας
 ὁ τρικαῦτα τὴν ἀρχὴν τοῖς Ῥωμαίοις διέπων,
 Βασίλειος ὁ εὐτυχῆς καὶ μέγας τροπαιοῦχος
 974 ὁ καὶ συνθάψας μεθ' ἑαυτοῦ τὴν βασίλειον δόξαν
 (ἔτυχε γὰρ κατὰ Περσῶν ποιῶν τὴν ἐκστρατείαν
 ἐν ἐκείνοις τοῖς μέρεσιν ἐν οἷς ὁ παῖς διῆγεν)...

« Basile... qui a enseveli avec lui la gloire impériale... »

Pour nous, certes, cela est vrai à la lettre, dit de Basile II. Mais les gens du IX^e, du X^e et du XI^e siècles avaient d'autres vues sur l'histoire byzantine. J'avais d'abord songé à une imitation de Psellos, qui (t. II, p. 8, XCI, Renauld 7) dit à peu près pareillement que « l'empire légitime (τὸ εὐγενὲς κράτος) avait disparu avec l'empereur Constantin », frère de Basile II. Mais il y a beaucoup mieux. Les termes mêmes du *Digénis* se retrouvent littéralement dans un texte hagiographique célèbre, la *Vie de Théoctiste*, par Syméon Métaphraste (avant l'an 995). Seulement ce n'est pas à Basile que s'applique cet éloge funèbre, qui constitue pour les héritiers du glorieux empereur un blâme terrible : c'est à un souverain, grand ami des moines, il est vrai, poète, philosophe et calligraphe, mais que nous considérons aujourd'hui comme un bien triste sire : Léon VI, dit le Sage, ou le Philosophe, successeur de Basile I^{er} (886-911). Il semblerait qu'en faisant ce rapprochement, nous venions de fournir à nos adversaires éventuels un argument décisif contre notre thèse. Le vers 974 de Grottaferrata, s'inspirant d'une vie de Métaphraste (écrite peu avant 995), ne pourrait viser que Basile II ; et le poète épique aurait simplement, en remplaçant Léon par Basile, l'un des plus médiocres empereurs de Byzance par le meilleur, redressé une criante injustice du Métaphraste. C'est ici qu'il faut citer la frappante anecdote trouvée par le R. P. Peeters dans un texte géorgien (1).

(1) Cf. *Analecta Bollandiana*, 1910, p. 359, compte rendu de P. K. KEKELIDZE, *Simeon Metaphrast po gruzinskim istočnikam, Trudy Kievskoj duchovnoj Akademii*, I (1910), p. 172-191. Dans le ms. n° 9 du Musée archéologique de Tiflis, Kekelidze a trouvé une notice de très grande valeur sur Siméon le Logothète. Citons le P. Peeters : « Une anecdote qui mérite au moins d'être jointe à la lé-

L'empereur Basile II tomba dans un accès de fureur épouvantable à la lecture de ce passage, précisément, de l'œuvre de Métaphraste. « Comment, s'écria-t-il, toute la gloire de l'empire serait descendue au tombeau avec Léon ? C'est ainsi qu'on me juge ? » Et les œuvres du pauvre Syméon furent condamnées au feu.

Or, Syméon Métaphraste était à peu près innocent. Il n'était coupable que d'un fatal plagiat. On sait que cet hagiographe fait littéralement flèche de tout bois. Non seulement il s'est borné, en général, à mettre dans un grec à la mode du jour la matière que lui fournissaient d'anciennes Vies de Saints, mais parfois il a copié, presque sans changement, les hagiographes antérieurs. Sa Vie de Sainte Théoctiste, en grande partie, n'est pas de lui. Le prologue surtout, contenant la phrase incriminée, est d'un hagiographe nommé Nicétas, lequel, ayant servi sous l'empereur Léon, lui avait gardé son cœur. Voyez l'article du R. P. Delehayé dans *Byzantion* I (1924), pp. 191 et suivantes : « Nicétas a écrit, au commencement du x^e siècle, la légende de Sainte Théoctiste... Il a donné à la biographie de la sainte une forme originale. Il en avait appris les détails dans des circonstances assez particulières : au cours d'une expédition contre les Arabes de Crète, sous l'empereur Léon. Et, de ces détails, il fait part aux lecteurs, de façon à nous donner, dans ce récit, un épisode de son autobiographie. Quelques années après l'apparition de la vie de Théoctiste, Syméon Métaphraste l'inséra dans son ménologe, en lui faisant subir une toilette littéraire conforme à ses habitudes, et sans mentionner le nom du premier auteur. Mais, chose étrange, il a gardé au récit l'allure personnelle qu'il avait prise sous la plume de Nicétas, et l'aventure de cet écrivain devenait néces-

gende de l'homme aux légendes... Si elle est authentique, elle jette un jour intéressant sur l'histoire littéraire de Métaphraste. Il paraît donc qu'un jour, l'empereur Basile, assistant à l'office, entendit la lecture du Ménologe... Indigné, il condamna au feu les œuvres de l'hagiographe ». — Voici le passage, tel qu'il est publié dans les *Acta Sanctorum* d'après tous les mss. de Nicétas et du Métaphraste : *Γενομένη μοί ποτε κατά τήν Πάρον, ἐγγόνειν δὲ καὶ γὰρ ἐπὶ Κρήτην, ἔπλεον ὑπὸ τοῦ μακαρίτου καὶ θεοσεβοῦς βασιλέως στελλόμενος τοῦ εὐτυχοῦς ὄντως καὶ τήν εὐτυχίαν ῥωμαίων τῷ τάφῳ συνθάψαντος.*

sairement, pour le lecteur, une page de la vie de Métaphraste. On s'y est trompé de bonne heure, et, en vieillissant Métaphraste d'un demi-siècle, on a introduit dans l'histoire littéraire de ces temps-là, un élément perturbateur qui devait inévitablement entraîner une foule d'autres erreurs ».

Grâce au P. Delehaye, l'erreur nous sera épargnée de faire de l'auteur du *Digénis* un imitateur du Métaphraste (fin du x^e siècle). Notre poète s'est inspiré de l'hagiographe Nicéas, qui écrivait sans doute peu de temps après la mort de son protecteur Léon le Sage (911).

Dans ces conditions, le *Cryptoferratensis*, en général notre meilleur témoin, a dû conserver, dans le nom de Basile, un élément « primitif » ; et ce Basile est Basile I^{er} le Macédonien. La première rédaction, qui doit, absolument, être antérieure à 944 ou postérieure de peu d'années à cette date, a très bien pu emprunter une expression caractéristique à un roman hagiographique en grande vogue, écrit par un ancien officier de Léon VI.

Terminus post quem : 928, Génésius.
L'interpolation nicéphorienne.

Mais il est possible de préciser encore davantage. Nous avons indiqué l'an dernier certaines sources historiques du poème de Digénis. Ces sources nous fourniront un *terminus post quem*, qui, coïncidant sensiblement avec le *terminus ante quem*, resserre à tel point le « champ chronologique » que nous en arriverions presque à déterminer l'année même de la composition du poème. Nous nous excusons d'avance d'une telle témérité...

Il s'agit — on nous entend bien — de fixer la date de naissance, non de telle ou de telle version, mais de la rédaction primitive, mère de toutes nos rédactions.

Or, le passage inspiré des *Livres des Rois* de Génésius (p. 94 et suivantes, Bonn) apparaît dans toutes les recensions ; et deux traits caractéristiques entre tous (la dévastation de l'« Arménie », c'est-à-dire du thème des Arméniaques », et l'Emir s'irritant d'être arrêté par la mer), copiés littéralement dans Génésius (1), n'ont été conservés que par l'*Escorialensis*,

(1) *Byzantion*, V (1929-30), p. 328 sqq..

la version la plus délabrée et la plus vulgaire. C'est donc grâce à ce témoin, individuellement à mille lieues de toute influence livresque, que l'on reconstitue pleinement un épisode d'origine littéraire. Cette circonstance ne laisse aucun doute sur le caractère du premier Digénis, et M. D. C. Hesselning, partisan de « l'original en langue savante », a triomphé quand il a pris connaissance de notre trouvaille. Je m'empresse de dire qu'il ne faudrait pas exagérer. Les passages nombreux qui, dans l'*Escorialensis*, rappellent les chansons populaires « akritiques », ne sont pas dus à une sorte de rajeunissement de la rédaction « pédante » par les cantilènes. Le Digénis primitif avait des sources diverses : théologiques, historiques, « akritiques », d'autres encore que nous allons découvrir... L'auteur en était un clerc ; mais, à cause même de l'hétérogénéité de ses sources, il n'avait pu donner à son œuvre une couleur linguistique uniforme.

Nous pourrions allonger considérablement la liste des emprunts du Digénis aux chroniques. Comparons, par exemple, l'entrevue de Digénis avec l'empereur Basile, dans le *Cryptoferatensis*, et la prouesse par laquelle Basile le Macédonien réussit à gagner la faveur de Michel III (1). Nul épisode n'est plus instructif pour l'étude des procédés du poète épique. Ici, le cas est particulièrement délicat et compliqué. Le poète a deux « sources » : une cantilène et un passage de chroniqueur. La cantilène nous est conservée par la tradition orale : c'est le beau *tragoudi* du *Fils d'Andronic*, qui, tout jeune, échappe à la captivité sarrasine ; il se charge de lourdes entraves (κλάπες) de fer, et rattrape d'un bond héroïque un cheval fou-

(1) Entrevue de Basile et de Digénis, *Cryptoferatensis*, IV, vers 971-1093. Épisode du « saut entravé » de Digénis qui dompte le cheval, vers 1054-1065. Ταῦτα εἰπὼν ὁ βασιλεὺς εὐθὺς ὁ νέος προστάξας | ἔνα τῶν ἵππων τῶν αὐτοῦ ἀγροίκων, ἀδαμάστων | κομίσει ἔμπροσθεν αὐτῶν σιδήροις δεδεμένον · | ὃν λῦσαι ἔφη τοῖς παισὶν καὶ ἄφετέ τον τρέχειν. » | Καὶ τὰς ποδέας ὄχυρῶς πήξας εἰς τὸ ζωνάριον | ἤρξατο τρέχειν ὀπισθεν τοῦ καταλαβεῖν τοῦτο κτλ.. — L'épisode du cheval dompté par Basile devant Michel III est conté par Syméon et le Continuateur de Théophane (cf. J. B. BURY, *History of the Eastern Roman Empire*, p. 167). Génésius le remplace par une histoire de lutte.

gueux sur lequel il s'enfuit. Cet épisode, l'auteur du Digénis, n'avait garde de s'en priver. Mais assez bizarrement, il l'a inséré à la fin de la visite que l'empereur Basile fait à Akritas dans le domaine de celui-ci. Basile Digénis est arrivé à l'âge d'homme : il est pourtant qualifié, à la fin de ce chant IV, de *παῖς*, en souvenir des circonstances du *τραγοῦδι* épique. C'est proprement ce qu'on appelle en philologie une « contamination » : le motif du « saut entravé » de la chanson est combiné avec l'anecdote historique du futur Basile I^{er}, rattrapant à la course et domptant le cheval *ἄφρετος* de Michel III.

Mais voici un autre épisode de la vie de Basile I^{er} (1), conté par Génésius, et attribué à Basile Digénis par l'auteur du poème :

Τῷ βασιλεῖ ποτε περὶ θήραν ἐνδιατρίβοντι ἐξ ὕλης τις παμμεγέθης ἔλαφος εἰς μέσον πεφοίτηκεν, οὗ τῶν ὀπισθίων ποδῶν ἐπαφείς κορόνην ὁ βασιλεὺς καὶ κατεντοχήσας τούτους διέθλασεν. Τὸ αὐτὸ δὴ τοῦτο καὶ ἐπὶ λόκον καταπεπραχέναι...

Le héros épique fait mieux encore que le héros impérial ; tout jeune encore, il étrangle de ses mains, sans se servir d'une *κορόνη*, des ours et des lions. Mais la biche de Génésius apparaît aussi dans le poème, et la similitude des expressions est frappante :

*Ἐκ δὲ τῶν ἄρκτων τοὺς βρογγμὸς καὶ τῶν ποδῶν τοὺς
κτύπους,*

*ἔλαφος ἐξεπήδησε μέσον τῆς παγαναίας
ὁ ἀμηρᾶς ἐλάλησε · «δέχον, τέκνον, ἐμπρός σου».
Καὶ τοῦ πατρὸς ὡς ἤκουσεν, ὥσπερ πάροδος ἐξέβη,
καὶ εἰς ὀλίγα πηδήματα φθάσει τὴν ἐλαφῖναν,
καὶ τῶν ποδῶν δραζάμενος αἰτῆς τῶν ὀπισθίων
ἀποτινάξας ἔσχισε ταύτην εἰς δύο μέρη.*

On est tenté d'aller beaucoup plus loin, et d'attribuer à l'inspiration de Génésius et des chroniques contemporaines non seulement tel ou tel détail, non seulement une grande par-

(1) La biche dans GÉNÉSIOUS, p. 127 Bonn. Dans Digénis, voyez par exemple *Cryptoferratensis*, IV, 140 sqq..

tie du décor historique, et spécialement les personnages qui figurent dans les généalogies (1), mais la conception même du poème acritique. C'est à l'avant-dernière page du IV^e livre des *Rois* qu'on peut lire cette *σύγκρισις* : « Le prince Basile, à la chasse, au jeu de balle, qu'il s'agit de porter des poids ou de sauter, était tellement habile qu'à la chasse il dépassait les Centaures, qu'au jet de la balle il l'emportait sur les lanceurs de ballon du roi Alkinoos, qu'à la lutte il se montrait supérieur à Aristée et à Ajax et pouvait se comparer avec Héraclès lui-même, tandis que pour le saut, il était meilleur qu'Achille. Quant à porter des poids, il surpassait Hector, et de beaucoup. De lui aussi, le Poète eût pu dire, même sans que Zeus intervînt pour alléger le poids des pierres qu'il soulevait :

*Τὸν δ' οὐ καὶ δὴ ἀνέρε δῆμον ἀρίστω
ῥηιδίως ἐπ' ἄμαξαν ἀπ' οὐδεὸς ὀχλίσειαν
οἶοι νῦν βροτοί εἰς · ὁ δέ μιν ῥέα πάλῃ καὶ οἶος.*

Il était meilleur discobole qu'Halimède et qu'Ulysse, montait à cheval avec plus d'art qu'Érechthée et que Kelmès. Au pugilat, il eût pu défier Eurymédon et Alcméon, à la course il

(1) SATHAS, dans la préface de l'édition de SATHAS-LEGRAND, a cru que le Digénis était une chronique en vers !..: Mais ses identifications ne sont pas toutes à rejeter, loin de là. Ainsi *Ambroon* est sûrement Amer, *Chrysocherpès* ou *Chrysovergès* évidemment le Paulicien Chrysochir, tué par les soldats de Basile I^{er} ; *Karbéas* apparaît sous la forme *Karoès*, *Mouselom* est le fameux Alexis Moselès (Théophane donne les formes Mousoulem, Mouselem, Moselem). Mais le mari de la grand'mère maternelle de Digénis, stratège de Cappadoce, Kinnamos et non Doukas dans la version primitive, n'est pas Andronic Doukas, père de Constantin tué en 913 ! Quant à la prétendue famille des *Kyrmagastres*, à laquelle suivant certaines versions, appartenait la femme du stratège (Andros, Trébizonde, Escurial), elle vient sûrement d'une faute de lecture. Il y avait sans doute dans l'original,

ἡ μάμμη αὐτοῦ Δούκισσα, κῆμα δ' Ἀμαστρέων.

« Sa grand' mère était une Doukas, originaire d'Amastris » (Peut-être mieux encore *καὶ κῆμ' Ἀμαστρέων* ; Andros a la forme *Μαγαστρέων*). *Κῆμα* (*θρέμμα, γέννημα*) est banal dans cette grécité.

eût battu Automédon, Dictée et Priasos ; il tirait de l'arc mieux qu'Hyménée et qu'Astérios » (1). C'est tout un programme, si l'on peut dire. Et l'auteur du Digénis, qui a fait de son héros un nouvel Hercule, un nouveau Thésée, un nouvel Achille, un nouvel Hector, un nouvel Alexandre, répète plusieurs fois, naïvement comme Génésius, que les héros d'Homère sont dépassés (C. IV, 27).

*Πάσασθε γράφειν Ὅμηρον καὶ μύθους Ἀχιλλέως
ὡσαύτως καὶ τοῦ Ἔκτορος ἅπερ εἰσὶ ψευδέα.
Ἀλέξανδρος ὁ Μακεδὼν δυνατὸς ἐν φρονήσει
θεὸν τε ἔχων συνεργὸν γέγονε κοσμοκράτωρ.
Αὐτὸς δὲ φρόνημα στερεὸν ἔχων θεὸν ἐπέγνω
ἐκέκτητο καὶ μετ' αὐτοῦ ἀνδρείαν τε καὶ τόλμην.*

Ainsi, l'auteur de la première recension du Digénis, non seulement a connu Génésius, mais il semble qu'il lui ait emprunté l'« idée » centrale du poème, l'idée autour de laquelle il a groupé les chants akritiques et en général les cantilènes héroïques dont il a fait usage, et les bribes d'histoire qu'il arrachait aux chroniqueurs.

Il a travaillé sous l'influence de ce qu'on pourrait nommer « l'épopée de Basile le Macédonien », au point de confondre parfois les deux héros, en donnant à l'empereur l'épithète du gardien des frontières (C. IV, 55-56) :

*ὃς τέθνηκεν ἐξόριστος προστάξει βασιλέως
Βασιλείου τοῦ εὐτυχοῦς, ἀκρίτου τοῦ μεγάλου.*

Cet « état d'esprit » est à lui seul un indice chronologique. C'est celui qui était agréable au petit-fils de Basile et son principal panégyriste, Constantin Porphyrogénète. On peut croire que c'est pour cet empereur que l'auteur du Digénis, comme Génésius, a travaillé.

Quand furent publiés les *Livres des Rois*? Entre 944 et 948, pense J. B. Bury. Or, le Digénis primitif, non seulement nous force à tracer sur la carte un *front* antérieur aux conquêtes de Nicéphore Phocas, mais, de plus, il ne connaît pas encore ou feint de ne pas connaître, la translation à Constantinople de

(1) *Σύγκρισις* de GÉNÉSIOUS, p. 126, Bonn.

l'image d'Edesse (944), ce qui interdit de mettre la composition du poème longtemps après cette date de 944. On préférerait la placer *avant* 944 ; mais l'ouvrage de Génésius est dédié au seul Porphyrogénète, qui ne règne *seul* qu'*après* 944. Après tout, la dédicace actuelle n'est peut-être pas la dédicace primitive. L'œuvre de Génésius a pu circuler avant cette édition que nous possédons. D'ailleurs, plusieurs savants croient à une *source* de Génésius, antérieure à 944, et qui a dû servir de base au Continuateur de Théophane. C'est peut-être à cette source, plutôt qu'à « Génésius », tel que nous le lisons, que remontent les éléments historiques du Digénis (1).

Contentons-nous donc du résultat probable de ces investigations : le Digénis primitif, c'est-à-dire, je le répète une fois encore, celui auquel remontent toutes nos recensions, a été rédigé pendant les « années quarante » du x^e siècle, sous le signe de la légende basilienne.

On peut croire qu'il eut, au cours de ce même siècle, plus d'une édition. De même que l'historiographie de cette époque est favorable tantôt à Basile le Macédonien, tantôt à Romain Lécapène, il y eut, à côté de la version « basilienne » (que je crois primitive) du poème, une version à la gloire de Romanos. C'est d'elle que dérive le groupe B, qui lui-même a subi des remaniements successifs. On greffa même sur la version « romanienne » un nouvel épisode impérial, doublet abrégé du premier (2). Si l'on en croit une ingénieuse conjecture due au P. Peeters, on rendra compte d'un curieux passage de Trébizonde et d'Andros I, où sont énumérés, dans un ordre étrange, les divers envahisseurs de l'empire byzantin, les Perses de Chos-

(1) Date de GÉNÉSIS : cf. BURY, *History of the Eastern Roman Empire*, p. 460. Mais cf. *Byzantion*, *art. cit.*, Note complémentaire.

(2) Épisode de Nicéphore : Trébizonde, et Andros I chant IX. La digression pseudo-historique, Trébizonde 3055 sqq., Andros 4291 sqq. Nicéphore est mentionné, Trébizonde 3107-3311, Andros 4344-4347 dans les mêmes termes. Tout cela manque dans le *Cryptoferratensis*, dont les vers 205 sqq. du chant VII ont dû servir « d'amorce » : *πρὸ γὰρ τούτου τοῦ θαυμαστοῦ καὶ γενναίου Ἀκρίτου | ἀδεῶς ἐξερχόμενα γένη τῶν Αἰθιοπίων | ἀφειδῶς ἐξηφάνιζον τὰς πόλεις τῶν Ῥωμαίων κτλ.* Mais la « digression pseudo-historique », sous sa forme actuelle, n'est guère ancienne, Ἀμβρόσιον y étant qualifié de « Sultan ».

roès pêle-mêle avec les ancêtres de Digénis, cette récapitulation historique s'arrêtant, non à l'émir ou à Digénis lui-même, mais à Karoès :

- Οὔτος γὰρ ἦν ὁ δηλωθεὶς ἀνδρεῖος ὁ Ταρσίτης
βλάβην ἐποίησε πολλήν κατὰ τῆς Ῥωμανίας,
καὶ μετ' αὐτοῦ οἱ τάλανες στρατάρχαι τοῦ Χοσρόη,
3075 Χαγάνος τε καὶ Σάρβαρος μετὰ τὰς (τῆς cod.) ναυμαχίας
αἰχμαλωσίαν ἤγαγον ἅπασαν εἰς Συρίαν
Καὶ μετὰ τοῦτον ὁ Μουσσούρ, υἱὸς ὁ τοῦ Ταρσίτου.
Εἶθ' οὕτως ὁ Καρώης τε, ὁ ἀμηρᾶς ὁ μέγας,
καὶ μέχρη τούτου τὰ δεινὰ ἔστησαν κατὰ κράτος.
3080 ἔπαυσαν γὰρ σφαζόμενοι, πολέμους συγκροτοῦντες
τῇ τοῦ Θεοῦ δυνάμει τε, τοῦ μόνου φιλανθρώπου
τοῦ ἐλεοῦντος πάντοτε Χριστιανῶν τὸ γένος.*

« Ce vaillant Tarsite fit beaucoup de mal à la Romanie, et avec lui (!) les misérables généraux de Chosroès, le Chagan et Sarbaros, qui après les combats navals, emmenèrent tout leur butin en Syrie ; après lui, Mousour, fils du Tarsite. Puis Karoès, le grand émir : à partir de celui-ci les terreurs s'arrêtèrent tout à fait, car l'on cessa de s'égorger, de se faire la guerre, grâce à la puissance de Dieu, le seul ami de l'humanité, qui toujours a pitié de la race des Chrétiens ».

Si cet ordre est voulu, s'il n'a pas été troublé par quelque remanieur ignare, dans cette digression pseudo-historique, ignorée de Grottaferrata, et qui sert d'introduction, dans B, à l'épisode de Nicéphore Phocas, le Karoès du vers 3078 n'est pas Karoès-Karbéas, oncle de l'émir. Ou plutôt, ce nom a été mis, à dessein, tout à la fin de l'énumération, parce qu'il rappelait, par une quasi-homonymie, celui du grand émir d'Alep, Karghujah. Effectivement, sous Karghujah, τὰ δεινὰ ἔστησαν κατὰ κράτος. Karghujah, ministre du Hamdanide Saïf-ed-Dauleh, se rendit indépendant de son maître et fut assiégé par lui dans Alep. Il appela les Byzantins à son secours. Ceux-ci occupèrent la ville, et Karghujah traita. Kemal-ed-Din nous a gardé le texte de ce traité, dont on peut lire la traduction dans le *Nicéphore Phocas* de Gustave Schlumberger (1). Il lais-

(1) Ed. de 1923, p. 604-609 ; voyez aussi la version latine de Kemal-ed-Din à la fin du LÉON DIACRE de Bonn, p. 389-394.

sait Alep à Karghujah, devenu vassal de l'Empire (969). Ce fut avec la prise d'Antioche, l'un des plus grands succès de Nicéphore Phocas. Si ce « traité de Karghujah » ne mit pas fin aux opérations byzantines, il mit pour bien longtemps le territoire impérial à l'abri des incursions. Ainsi, l'édition « nicéphorienne » de Digénis garderait le souvenir d'un triomphe des armes et de la politique byzantines, que les chronographes arabes ont seuls enregistré...

L'évolution du poème ne s'arrêta point là. Le remaniement « d'Eustathe », et beaucoup d'autres sans doute, nous mènent jusqu'à la « translation » en vers rimés du moine chiote Ignace Petritzès, jusqu'aux versions en prose... Mais nous n'avons voulu dans cet article, que serrer d'un peu plus près le problème de la « première rédaction ».

La date que nous avons obtenue (vers 940) était vraisemblable *a priori*. Toutes les rédactions font de l'Emir le petit-fils d'Ambron, c'est-à-dire Amer ou Omar, l'émir de Mélitène tué en 863. Or, un petit-fils d'« Ambron » est sans doute le prototype historique de cet émir resté peut être anonyme dans le poème primitif. Son ralliement à l'Empire fit grand bruit vers 928. Comme le général Jean Courcouas, domestique des scholes, assiégeait Mélitène, les habitants lui demandèrent la paix, et « Apochaps, petit-fils d'Amer, émir de Mélitène, et son général Aposalath, un très riche et très noble habitant de Mélitène, se présentèrent au camp byzantin. Jean, domestique des scholes, les reçut et les envoya à l'empereur. Et, ayant fait la paix avec lui, ils s'en retournèrent chez eux. Et depuis lors, ils combattaient avec les Romains contre leurs congénères Agarènes. Et, lors de nos triomphes, ils entraient dans Constantinople avec nos troupes, menant des Agarènes prisonniers, chose merveilleuse et paradoxale, et preuve de la détresse des impies Sarrasins (1). » C'est cet événement historique au prodigieux retentissement, qui, d'après nous, aura été romancé par des procédés d'ailleurs assez banals pour servir de préface à l'histoire de Digénis, le nouvel Achille, ou si l'on

(1) L'épisode d'Abou-Hafs : GEORG. HAMART, p. 834 Muralt, Cf. GELZER, dans KRUMBACHER, p. 980,

veut, le nouveau Basile : encore un *terminus post quem*, en parfait accord avec nos autres indices chronologiques.

Digénis-Diogène... et Roland.

Quant aux chants épiques qui ont dans une large mesure, servi de matériaux au rhapsode, Aréthas de Césarée en atteste l'existence vers la même époque (1). Ils devaient remonter bien haut, jusqu'aux premiers temps de la lutte pour la possession de l'Asie Mineure. On a tenté d'identifier les héros des *tragoudia* parvenus jusqu'à nous, les Andronic, les Porphyre et autres. On n'a jamais, je pense, essayé de retrouver dans l'histoire le nom de Digénis. Certes, les chants qui le célébraient, et qui le célèbrent encore, ne lui prêtent que des exploits fabuleux et fantastiques, consistant surtout en formidables coups de massue. A-t-il existé, avant de devenir un symbole ? C'est probable. Et en tout cas, c'est pour lui-même — si l'on peut s'exprimer ainsi — qu'on l'a chanté. Car d'après toutes les recensions de l'épopée et la plupart des chansons, il est mort jeune, sans postérité. Il n'est donc l'ancêtre éponyme d'aucune des grandes familles byzantines, si même les Kinnamos et les Doukas paraissent se l'être disputé. C'est un vrai héros populaire, à la fois obscur et fameux. Son nom a probablement donné lieu, par étymologie populaire, au roman qui est la première partie du poème. Mais ne le lit-on pas dans le bref récit d'une bataille arabo-byzantine que nous conte sèchement le chroniqueur Théophane ? « Cette année, les Arabes firent une razzia en Roumanie, au mois de septembre, et pénétrèrent dans le thème des Anatoliques, jusqu'au lieu nommé Kopidnadon. Et les stratèges des Romains, réunissant leurs troupes, leur livrèrent bataille, mais ils furent vaincus et beaucoup d'hommes périrent, notamment parmi les bannis (?). Là tomba aussi Diogène, turmarque des Anatoliques, homme capable (*ίκανός*) et des officiers de l'Opsi-kion » (2).

(1) *Λαογραφία*, IV, 239.

(2) Diogénès turmarque, cf. THÉOPHANE, *ad annum cit.*,

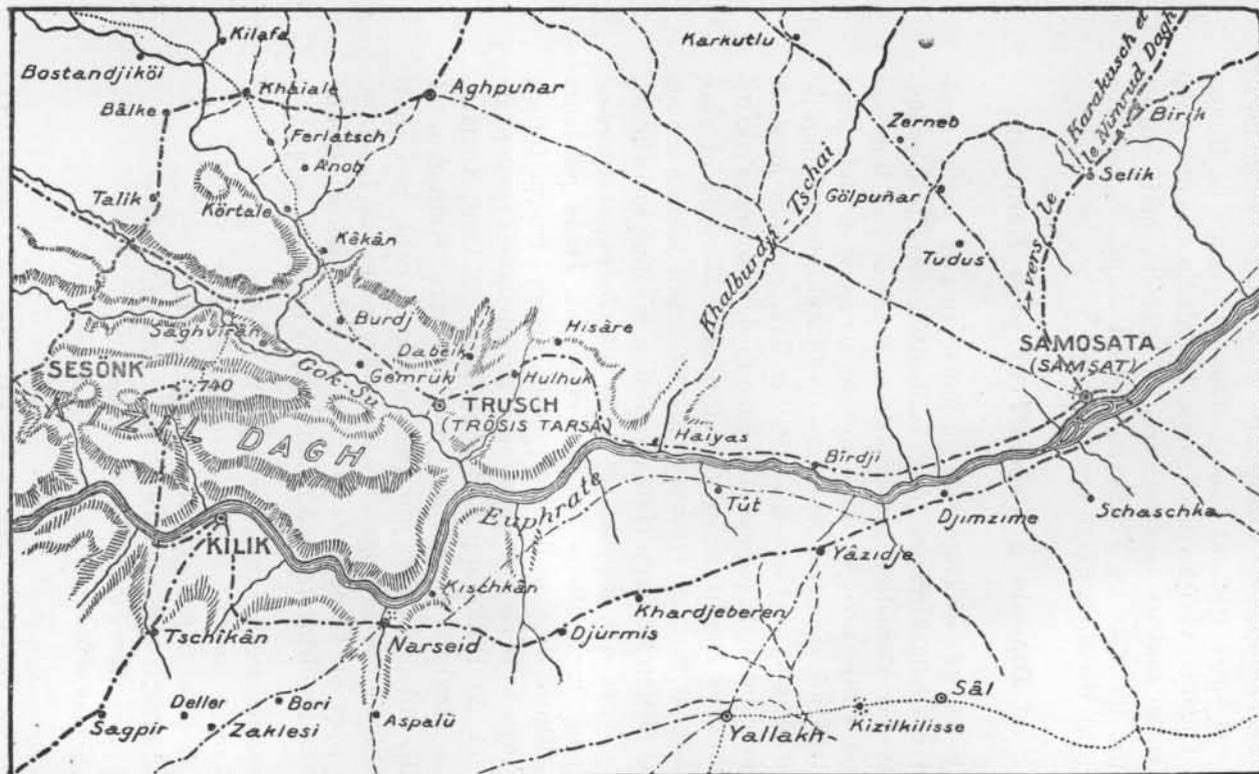
Ces choses se passaient sous l'impératrice Irène, l'an du monde 6212, comput de Théophane, c'est-à-dire 788 de notre ère, dix ans après que fut tombé dans la *clisura* de Roncevaux, le Digénis Akritas des Francs, le paladin Roland, aussi obscur, aussi fameux que le héros d'Anatolie, mais mieux chanté que lui. Car les Français, surtout comparés aux Byzantins, ont décidément la tête épique.

Digénis à Trôsis-Truš près Samosate.

Ainsi la légende de Digénis a pu naître au VIII^e siècle, quelque part en Asie Mineure (car, malheureusement, Kopidnaton n'est pas identifié). Mais nous ne voulons pas finir sur une simple conjecture, et nous aurions scrupule de détourner ainsi l'attention de cette frontière de l'Euphrate, reconquise par les armées byzantines entre 920 et 947, où sont localisés plusieurs épisodes du poème et beaucoup de cantilènes akritiques. Seule une identification topographique absolument sûre est digne de Sir William Ramsay. Une trouvaille heureuse nous permet de situer, avec une rigueur absolue, le sépulcre du héros, ou du moins ce que les Akrites de la marche euphratésienne prirent pour le tombeau de leur éponyme. Dans plusieurs versions, figure un nom de lieu jusqu'à présent énigmatique : c'est « Trôsis ». Il en est question d'abord dans l'épisode de Maximô et de Philopappos. Philopappos, le vieil Apélate, raconte à Maximô, l'amazone, que ses gars, Kinnamos et Joannakis, ont découvert une jouvencelle de noble race qu'il s'agit d'enlever à son ravisseur, c'est-à-dire à Akritas. La chose se passe près de l'Euphrate. Philopappos lui-même est allé reconnaître l'endroit (*Cryptoferratensis*, VI, v. 404 sqq.) :

μόνος τοῦ Ἰππου ἐπιβὰς ἀνέτρεχον τὰς ὄχθας
καὶ τὸν πόρον ἐσκόπεον ἰδεῖν τοὺς ἐναντίους ·
406 ὡς δὲ ἦλθον ἐν τῇ ὁδῷ τῇ καλονμένῃ Τρώσει (1),
πρὸς μέρος τὸ εὐώνυμον ἐν τῷ δασεῖ λειμῶνι,
θηρήματι ἐνέτοχον χρυσοῦ τιμιωτέρῳ,
κόρη, οἶαν οὐδέποτε οἱ ὀφθαλμοί μου εἶδον.

(1) Le même vers dans Trébizonde, VII, 2289, et Andros, VII, 3378.



LE TOMBEAU DE DIGÉNIS AKRITAS.

L'Euphrate de Samosate à Kilik, d'après Humann-Puchstein. Le tombeau appelé *Sesönk* sur le *Kizildagh*, à 7,5 km. de l'Euphrate et à une dizaine de km. de *Trusch*, a été pris par les soldats byzantins de la fin du VIII^e et du IX^e siècle pour celui de leur héros Digénis Akritas.

Trôsis, près de l'Euphrate, est le quartier général d'Akritis. C'est là que se trouvent le fameux *λειμών*, et, sur une éminence dominant un défilé, son tombeau. Voyez *Cryptoferratensis*, VIII, v. 239 sqq. :

τὰ λείψανα ἐν μνήματι κηδεύσαντες προπόντως,
 τούτων τὸν τάφον ἔστησαν ἐπάνω εἰς κλεισοῦραν
 239 παρέκει Τρώσεως τινὸς τόπον τοῦ καλουμένου.
 Ἐπ' ἀψίδος ἰστάμενος ὁ τάφος τοῦ Ἀκρίτου,
 συντεθειμένος θαναμαστῶς ἐκ μαρμάρου πορφύρας,
 ἴν' οἱ βλέποντες ἔξωθεν τοὺς νέους μακαρίζουν,
 τῆς ἀκρωρείας πόρρωθεν δυνάμενος ὀφθῆναι.
 τὰ γὰρ εἰς ἕψος ὄντα τε μήκοθεν θεωροῦνται.

Or, le nom de Trôsis s'est conservé jusqu'aujourd'hui. C'est *Troush* (*Truš*), la première étape sur la route de Samosate (sur l'Euphrate) à Germanicia (*Maraš*). Ce relai s'appelait dans l'antiquité *Τάρσος* ou *Τάρσα κόμη*. Cf. Steph. Byz. s.v. : *Τάρσος καὶ Τάρσα κόμη ἐπὶ τῷ Εὐφράτῃ ὡς Κοναδῶτος ἐν γ' Παρθικῶν ἀπὸ δὲ Σαμοσάτων κατὰ ῥοὴν ἰόντι ὄσον σταδίου ρν'* (27,7 km.), *Τάρσα κόμη πολυάνθρωπος ὠκεῖτο ἄνω τοῦ ποταμοῦ σταδίου ιγ'* [2,7 km.]. La table de Peutinger place « Tarse » à 19 milles, et l'Itinéraire d'Antonin à 13 milles de Samosate (1). S'il restait encore le moindre doute sur notre identification, il suffirait de prendre l'*Escorialensis* au v. 1320, qui nous montre dans quels parages se « déroule » l'épisode de Philopappos et de Maximô :

πῶς ἐσυνέβην εἰς ἐμᾶς καὶ ἀτίμωσε τὴν ἀνδρείαν μας ;
 εἰς τὸν Ἀφράτην ποταμόν, κάτω εἰς τὸ ΣΑΜΑΣΑΤΟ !

Précieux *Escorialensis* ! Seul, il nous a conservé le nom de cette tête de pont de l'Euphrate, qui fut la capitale d'Antiochus de Commagène, et la capitale aussi de son fabuleux successeur, Digénis Akritis.

Mais il importe à l'honneur du *Cryptoferratensis* de savoir s'il faut prendre à la lettre ses indications topographiques, ou s'il convient de les interpréter avec une certaine latitude.

(1) HONIGMANN, dans *Zeitschrift des deutschen Palästinavereins*, t. 47, p. 43, n° 444,

Or, *παρέκει Τρώσεως* doit s'entendre littéralement. A quelques kilomètres de là, sur le Kizil-Dagh ou Montagne Rouge, dominant la vieille route de Samosate à Germanicia, nous avons enfin — avec quelle joie — retrouvé le « tombeau d'Akritis » (voyez la carte, p. 500).

Ce tombeau, c'est en réalité le troisième et le moins fameux des sépulcres royaux de la Commagène (nous parlerons tout à l'heure des deux autres). En dépit de son altitude relativement modeste, il est remarquable par un trait essentiel, bien mis en relief par le *Cryptoferratensis*. On le voit de loin, de partout ou de presque partout. Il faut citer ici les propres expressions de Humann qui l'a, le premier, signalé, il y a un demi-siècle. Elles paraîtront presque émouvantes, car elles ont l'air d'être un commentaire d'un texte alors inconnu (1).

« Als ich in Begleitung von Ch. Sester nördlich von dem Punkte, wo der Euphrat seinen westlich gerichteten Lauf plötzlich nach Süden umbiegt, den Kizil Dagh, einen niedrigen, von Ost nach West streichenden Bergrücken in einer flachen Schlucht überstiegen hatte, fiel mir ostwärts, auf dem fast horizontalen Kamm desselben eine kleine tumulusartige Erhöhung auf, die, wie sich mehr erraten als deutlich wahrnehmen liess, von zwei Säulen eingerahmt war... Da wir vorläufig weiterreisen mussten, diente der auf dem First des Gebirges deutlich erkennbare Tumulus im Norden bis nach Adyaman als Fixpunkt für Kompassvisuren, VON OSTEN HER WURDE ER UNS ABER ERST IN DER NÄHE VON TRUSCH WIEDER SICHTBAR... Auch von Mesopotamien aus ist, wie wir im Mai 1883 beobachteten, schon bald hinter Khalfete der Tumulus MIT SEINEN SÄULEN DEUTLICH WAHRZUNEHMEN...

« Eine solche fast ringsum von den tieferen Fluren her sicht-

(1) Karl HUMANN u. Otto PUCHSTEIN, *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien*, Berlin 1890, p. 212 sqq.. Sur « Trusch », v. encore p. 148 et 401, et carte II (dans l'*Atlas*). P. 148, description de la route de Truš au Sesönk. Évidemment, si le « pont d'Akritis » devait être cherché dans les environs de Truš, ce devrait être le pont (aujourd'hui disparu) sur le Gök-Su (fleuve Cappadox). Sesönk est à une heure et demie du lit de la rivière.— D'autre part, il faut rappeler que Basile I^{er}, lui aussi, avait fait, non loin de Samosate, un pont sur l'Euphrate, et qu'il y avait travaillé en personne (CONT. THEOPH., 268-9),

bare Lage ist zweifellos mit Vorbedacht für das Denkmal ausgewählt worden, wie einst für den Tymbos des Achilleus und des Patroklos eine ähnliche Stelle am Hellespont (Homer ω 83) :

ὥς κεν τηλεφανῆς ἐκ πορτόφιν ἀνδράσιν εἶη
τοῖς, οἳ νῦν γεγάασι καὶ οἳ μετόπισθεν ἔσσονται. »

Ce qui suit est plus frappant encore peut-être :

« Oder wie mit denselben Empfindungen auch noch in spätantiker Zeit Gregorios von Nazianz in seinen Epigrammen nicht müde wird einen auf einer kappadokischen Berghöhe gelegenen Tumulus zu besingen und zu preisen... »

Combien Humann avait raison ! Et, s'il les eût connus, avec quel plaisir il eût cité, pour la persistance de ces *antike Anschauungen*, les vers du *Cryptoferratensis* :

ἴν' οἳ βλέποντες ἔξωθεν τοὺς νέους μακαρίζουν
τῆς ἀκρωρείας πόρρωθεν δυνάμενος ὀφθῆναι !

Ce tombeau *τηλεφανῆς*, que les Kurdes appellent *Sesönk*, c'est à dire « trois pierres », est un tumulus arrondi, entouré de trois couples de colonnes, qui portaient des reliefs et, comme le monument du *Karakuš*, des figures d'animaux (notamment des aigles).

La description de l'*Escorialensis* lui convient comme celle du *Cryptoferratensis* :

ὑπόθολον, πανθαύμαστον, μετὰ λευκῶν μαρμάρων
βαστοῦντα κιόνια πάντερπνα...

* * *

Il est probable que plus d'un détail des descriptions du palais, et autres constructions d'Akritis est inspiré par des monuments, beaucoup plus fameux encore, de la Commagène. Il y a tout d'abord (1), à dix heures environ de Samo-

(1) J'emprunte la description succincte et précise de Sir CHARLES WILSON, *Handbook for Travellers in Asia Minor, Transcaucasia,*

sate, dans la montagne appelée aujourd'hui le *Karakuš*, le grand tombeau érigé par le roi Mithridate de Samosate, père d'Antiochus I, à sa mère Isias, à sa sœur et à sa nièce. Ce monument en ruine n'a pas perdu certains ornements caractéristiques qui ont frappé l'auteur de notre poème : des colonnes doriques portant des figures d'animaux, entre autres des taureaux et des aigles. Comment douter que le Digénis primitif décrivît cette architecture? Ne lit-on pas dans le *Cryptoferratensis* (description du palais de Digénis, contenant aussi les tombeaux de famille) :

Ἐσωθεν δὲ τριώροφα ποιήσας ὑπερῶα,
ἔχοντα ὕψος ἰκανόν, ὀρόφους παμποικίλους,
ἀνδριάντας σταυροειδεῖς...

Ἀνδριάντας σταυροειδεῖς, « des statues cruciformes » : même sans avoir jamais entendu parler des monuments du *Karakuš*, on aurait pu songer à une correction désormais évidente : *ἀνδριάντας ταυροειδεῖς*, des simulacres tauromorphes.

L'*Escorialensis*, comme toujours, ajoute certains détails. Akritas, non loin de son palais, avait fait un pont (v. 1660).

L'*Escorialensis* a l'air de dire que le tombeau de Digénis se trouve *sur le pont* ! C'est absurde. Mais le *Cryptoferratensis* nous permet ici de corriger l'*Escorialensis*. Au moyen du vers

τούτων τὸν τάφον ἔστησαν ἐπάνω εἰς κλεισοῦραν

on rétablira, *Esc.* v. 1662 :

Persia, London, John Murray, 1905, p. 258. Mais on peut lire aussi F. CUMONT, *Etudes syriennes*, p. 74-75 : « Pareillement, à *Karakuš*, le tumulus de la mère et des deux sœurs de Mithridate était entouré de trois groupes de trois colonnes supportant probablement les images de ces trois princesses, reçues chacune par une divinité, et ces images étaient accostées, la première de DEUX TAUREAUX, la seconde de deux lions, la troisième de deux aigles... » Il y a des taureaux dans le *Cryptoferratensis* : les lions et les aigles sont dans l'*Escorialensis*. — Il va sans dire que les monuments du *Karakuš*, du *Nimrud Dagh* et de *Kiakhta* n'ont fourni au poète « épique » que certains détails : les constructions fabuleuses de Digénis (Trébizonde, Andros) s'inspirent surtout de l'architecture de l'empereur Théophile. La description de l'*Escorialensis* suit aussi directement ou indirectement, Arrien, décrivant le tombeau de Cyrus ; v. note complémentaire.

καὶ ἔκτισεν τετρακάμαρον ἀπάνω εἰς τὴν κλεισοῦραν.

au lieu de εἰς τὴν γέφυραν ἀπάνω.

Le pont n'est pas précisément sur l'Euphrate, mais sur un de ses affluents, le Bolam Su. Il existe toujours. Il a été découvert par Moltke en 1839, et publié par Humann et Puchstein. Voici la description de Wilson : « We reach the magnificent Roman bridge, by which the Bolam Su is still crossed. Built by Vespasian and restored by Septimius Severus, this bridge carried the frontier road from Melitene to Perre and Samosata across the *Chabina*. An erased inscription of the first Emperor is on the left bank terminal column : five stelae of Severus are built into the balustrade. Four terminal columns were inscribed by the four cities of Commagene in honour of Severus, his wife and two sons ; but Geta's has disappeared. Probably all were once crowned with statues... » Le poète nous dit que le pont n'a qu'une seule arche, *μονοκέρατον ἀπὸ πέρα ἕως πέρα* : en effet, « the span of the arch is 112.2 feet, and its height about 56.1 feet above mean water-level » (1).

N'oublions pas, à cinq heures de là, le fameux monument du Nimrud Dagħ, découvert en 1881 par l'ingénieur Ch. Sester, et décrit par Humann et Puchstein (2). Là repose, dominant encore tout son royaume, « le grand roi Antiochus, le divin, le juste, l'illustre, ami des Romains et des Grecs, fils du roi Mithridate Callinique et de la reine Laodice, le divin Philadelphie » (69 avant J.-C. - 31 après notre ère). La grande inscription du Nimrud Dagħ est encore parfaitement lisible aujourd'hui. Le savant « poète » du Digénis ne l'avait-il pas déchiffrée ? Elle lui a peut-être suggéré l'idée excellente de placer sur quelque cime la demeure éternelle d'un homme illustre,

(1) Sir Charles WILSON, *ibid.*.

(2) HUMANN u. PUCHSTEIN, *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien*, p. 234 sqq.. Le nom même d'Antiochus (transformé en stratège byzantin) est dans l'épopée : *Cryptoferratensis*, V, 259 etc.. Le *Zυγός*, où cet Antiochus « fut tué par les Perses », est probablement le nom byzantin du Nimrud-Dagħ.

qui aurait pu dire, comme Antiochus « issu d'une double race » :
Περσῶν τε καὶ Ἑλλήνων, ἐμοῦ γένους εὐτυχεστάτη ῥίζα... (1)

Mais n'abandonnons point le terrain sûr où nous a conduits l'identification de *Τρωσις*. On voit désormais ce qui s'est passé. Dès qu'avec Basile I^{er} les soldats romains ont atteint Samosate, émerveillés par les monuments du passé qu'ils découvraient à chaque pas, par cet ensemble composé du Nimrud Dagħ, du Karakuš et du pont romain, ils attribuèrent ces constructions à leur héros Digénis, que déjà sans doute célébrait mainte cantilène ; et la tombe énigmatique du Kizil Dagħ, près de la route militaire, devint son sépulcre.

L'épopée, en nous disant que Digénis, c'est-à-dire l'héroïsme byzantin, élut domicile sur l'Euphrate, ne fit que traduire poétiquement l'avance formidable des armées romaines. De nouveaux chants naquirent, qui montrèrent Digénis luttant contre les Sarrasins aux gués de l'Euphrate, et contre les antiques héros de la Commagène, car son principal adversaire, Philopappos, est sûrement l'un des anciens rois du pays dont la mémoire n'était pas encore perdue. Il fallait s'y attendre. Le *Digénis* n'a pas seulement des sources littéraires et des sources « populaires ». Il a aussi des sources « topographiques » et des sources « monumentales ».

Avec le tombeau de Digénis, nous avons enfin retrouvé la « petite patrie » de l'épopée, comme nous avons fixé, à quelques années près, la date de sa naissance. Il est difficile de croire, en effet, tant la topographie du poème est exacte, que la « geste » ait été rédigée bien loin de cette *Τρωσις* - Truš dont le nom s'est si merveilleusement conservé dans trois recensions (2). Ces choses-là, très certainement, ont été écrites *in situ*, au bord de l'Euphrate reconquis, à Samosate

(1) Voyez la dernière édition de cette inscription dans JALABERT-MOUTERDE, *Inscr. de Syrie*, fasc. 1, n° 1.

(2) Voici les passages où figure *Τρωσις* (les indices sont incomplets) : *Cryptoferratensis* : VI, 115 sqq., passage curieux parce que tout à fait dans le style de Génésius ; l'auteur donne une étymologie populaire, évidemment fautive, du nom (*τρωσις*, blessure) ; VII, 406 ; VIII, 239 ; Trébizonde, VII, 2290 ; Andros I, VII, 3378. Le *Cryptoferratensis* est seul à mentionner *Τρωσις* à propos du tombeau d'Akritas.

probablement, face à l'ennemi musulman qui occupait encore Édesse (1), alors qu'au Sud-Ouest, les « Tarsites » (2) étaient toujours menaçants.

Henri GRÉGOIRE.

(1) Édesse ne fut conquise qu'en 1031, sous l'empereur Romain Argyre, par le fameux Georges Maniakès.

(2) Prise de Tarse par Nicéphore Phocas : 965.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

P. 482, l. 9. C'était aussi l'opinion de KRUMBACHER.

P. 486. Il n'y a guère de doute qu'il s'agit bien d'une forme syro-musulmane de la légende, et que le *mandilin* est bien l'image d'Édesse. Ce nom devint le nom « technique » de l'image. Cf. v. DOBSCHÜTZ, 248*, qui a réuni quelques témoignages. « Sicher zu belegen für das Christusbild ist der Ausdruck erst bei Kedrenus zum Jahre 1036-37. » Notre texte serait antérieur de près d'un siècle à cet exemple. Sur la translation, cf. DÖLGER, *Regesten*, a. 943.

P. 486, note. M. v. DOBSCHÜTZ a ignoré notre texte. Le nom de Naaman ne se trouve nulle part dans les *Christusbilder*. Si le savant auteur se fût souvenu de cette histoire biblique, il eût mieux compris pour quoi, à partir d'une certaine époque, Abgar devient lépreux.

P. 491. *La cantilène nous est conservée par la tradition orale*. Cf. KYRIAKIDES, *op. cit.*, p. 35-38. Il serait plus exact de dire : *dont une forme nous a été conservée par la tradition orale*. Car le *tragoudi* qui commence *Κουρσεύουν οἱ Σαρακηνοί* mentionne Pierre Phocas et Nicéphore, comme le chant de Porphyre auquel ce distique paraît emprunté (KYRIAKIDES, v. 130). Il est donc de la fin du x^e siècle.

P. 494. Il y a, entre Basile I^{er} et notre héros, une curieuse « communication d'idiomes », diraient les théologiens. Si l'empereur est devenu « Akrite », Digénis Akritas doit sans doute à l'empereur ce prénom de Basile qui compléta ses « tria nomina » !

P. 495. *De même que l'historiographie de cette époque est favorable, tantôt à Basile, tantôt à Romain Lécapène...* La même chose se produit pour le récit de la translation de l'image d'Édesse, d'après von DOBSCHÜTZ, *op. cit.*, p. 162. « Wir besitzen eine Bearbeitung der Festpredigt, wo nicht nur der Name Konstantins (Porphyrogenetos) an der Spitze fehlt, sondern dafür Romanos, seine Familie und seine Günstlinge stark hervorgehoben sind. Die Bearbeitung stammt wohl aus der Zeit bald nach dem Tode von K.'s Sohn, Romanos II, jedenfalls noch aus dem Verlaufe des 10^{ten} Jahrh. » — Notons que la seule version qui, outre Grottaferrata, ait conservé le nom de Basile, est la version russe publiée par SPERANSKIJ.

P. 504. Il n'est pas nécessaire de supposer que le poète épique a « combiné » le monument du Karakuš avec celui du Kizil Dagħ. Seul, un fragment d'aigle a été trouvé à Sesönk. Mais il peut y avoir eu des taureaux aussi, comme au Karakuš. Le nom du Karakuš (« aigle », en turc) prouve combien ces statues d'animaux frappent l'imagination des gens du pays.

P. 504, note. La description du tombeau, dans le manuscrit de l'Escurial, a une source littéraire évidente. Le poète la trahit lui-même (v. 1668) :

ὄτι ἦτο θανμαστός πολλὰ παρὰ τοὺς ἄλλους πλέον
παρὰ τοὺς βασιλεύσαντας ἐκ τῆς Περσίας χώρας
καὶ ἐτέθην ἡ βασίλισσα τοῦ πρὸς Παρασογάρδον (sic)

. ὄραϊον κρεββάτιν στέκει
καὶ τὰ ποδάρια δλόχρυσσα
καὶ κεῖται Σαρακήνικον μεταξωτὸν τὸ πεύχιν.

Pasargades, les « pieds d'or » du lit, le tapis : tout cela vient d'Arrien décrivant le tombeau de Cyrus : cf. *Script. rer. Alex.* éd. Didot, p. 107-108 : πόδας δὲ εἶναι τῇ κλίνῃ χρυσοῦς, τάπητα ἐπιβλημάτων Βαβυλωνίων κτλ. Une fois de plus, la rédaction « vulgaire », dans un passage où Krumbacher croyait voir « scintiller l'or de la poésie populaire », se révèle influencée par la littérature la plus savante.

P. 507. Avec sa perspicacité ordinaire, M. Ch. DIEHL avait nettement indiqué le x^e siècle comme date de la première rédaction : *Figures byzantines*, II, p. 314. Nous nous sommes interdit presque toute comparaison avec l'épopée romane : ce n'est pas l'envie qui nous a manqué !